

UNION FRANÇAISE

PETIT JOURNAL DU MATIN

ABONNEMENTS	ANCIEN	NOUVEAU
Un mois	\$ 1,00	\$ 1,30
Trois mois	\$ 3,00	\$ 3,70
Six mois	\$ 6,00	\$ 7,20
Un an	\$ 10,00	\$ 12,00
Numéro du jour	\$ 0,06	\$ 0,10

Les abonnements partent des 15 de chaque mois

IV Année Num. 863-743

Directeur: J. G. BORON DUBARD

MONTEVIDEO—Jeudi 15 Mars 1894

La solution nécessaire

A peine remise de l'ébranlement que lui a causé la déroute irrémédiable de l'intrigue basée sur la candidature de M. José E. Ellauri, la feuille effrontée qui sert de trompette aux muséistes de l'inconditionnalisme reprend son refrain tavernier: Gómensoro ne sera pas président.

Et elle ajoute avec moins de circonlocutions que M. Lucas Herrera que c'est un membre de la collectivité—lire un fauve de la cage henné—qu'il faut coûte que coûte imposer au peuple.

Cette plaisanterie dangereuse a assez duré. Il est temps d'en finir avec des rodomontades de malamores qui ne pourraient à la longue qu'exaspérer la foule dont on a suffisamment déjà fatigué la patience, compromis les intérêts, balafé les convictions, usurpé les droits et alarmé le patriotisme.

L'heure d'une solution conforme aux vœux de la nation a sonné, et ceux-là seraient aussi mûres que criminelles qui essaieraient de la différer encore.

Les amis et les complices de M. Herrera ne peuvent plus se dissimuler l'irréparable échec infligé à leur idole.

La victoire qu'on n'a pu obtenir sous le pavillon généralement respecté de M. Ellauri, ne peut être demandée sans témérité, ou sans folie au drapeau honteux de M. Idarri Bord, au guidon fripé de M. A. Montero ou à la bannière de sacristie de M. Chucarro.

L'excellent Lacueva, M. Vilaza, M. Alvarez, ne sont pas davantage capables de rallier autour d'eux ce concours puissant d'opinion et de votes sans lequel le futur gouvernement ne pourra qu'être ballotté par des courants contraires jusqu'à un jour prochain d'une catastrophe.

Il n'y a de solution possible qu'une solution populaire, parce qu'il n'y en a point d'autre de légitime, et parce que toute autre ne garantirait ni la stabilité du gouvernement, ni la restauration des énergies morales et économiques du pays.

Las herréristes de bonne foi—il y en a sans doute—ont pu croire qu'en cherchant à assurer la victoire de la candidature Ellauri ils coopéraient à une œuvre dont le pays reconnaîtrait plus tard la sagesse.

Semblable illusion ne saurait les offusquer si pour complaire à leur chef, ils recommencent, sur un nom plus populaire encore et plus dépourvu de tout prestige, les manœuvres dont ils ont donné le navrant spectacle.

Il ne s'agit plus, en somme, de savoir qui l'emportera de telle ou telle fraction d'un grand parti.

Non!

La lutte est engagée entre deux principes.

Ce qu'il faut décider, c'est si le peuple est vraiment le maître ou s'il n'est qu'une foule taillable et corvéable dont un ambitieux peut disposer à sa guise après l'avoir flatté, adulé et trompé par des promesses fallacieuses et des programmes mensongers.

D'un côté, le peuple; de l'autre, Herrera.

D'un côté, le peuple qui a manifesté clairement, spontanément, dès le début de la campagne électorale, en faveur de la candidature du général Tajes, le peuple qui a applaudi à l'entente patriotique de son candidat avec le général Pérez, le peuple qui s'est rallié sans réserve à la proclamation conciliatrice de M. Gómensoro.

De l'autre Herrera, —Herrera diminué par quatre années stériles et désastreuses de gouvernement, Herrera répudié par ceux-là mêmes qu'il associa naguères à son gouvernement, Herrera qui affiche la prétention de se perpétuer au pouvoir sous le masque d'un président de son choix, Herrera à qui l'on prête le dessein d'imposer de nouveau à la Nation, pour une période prolongée, sa domination fri-vole et sa louche politique.

Comment les patriotes sincères, comment les politiques loyaux, comment les hommes qui ont au cœur le respect d'eux-mêmes et le culte d'un nom légué par d'irréprochables ancêtres pourraient-ils hésiter entre ces deux extrêmes! Comment des républicains convaincus et d'airroyants pourraient-ils surtout refuser plus longtemps d'écouter la voix du peuple!

Il est temps qu'on mette de côté tout faux orgueil et tout calcul sordide dans les rangs de la coalition herrériste.

En revenant au peuple, en défendant aux vœux explicites de l'opinion, en se réconciliant avec la conscience nationale, en votant sans plus tarder l'un des candidats que le pays réclame et acclame, ils effaceront jusqu'au souvenir de leurs erreurs et se donneront à eux-mêmes le moyen de servir utilement et glorieusement la République.

En s'obstinant au contraire à imposer au peuple un candidat qui lui répugne ou qui lui serait même simplement indifférent, ils décrèteraient la prolongation du marasme et donneraient peut-être le signal de dissensions qui consommeraient la ruine de l'Etat et le condamneraient à d'innombrables déresses.

Le voudront-ils?

Nous ne leur ferons pas la suprême injure de le supposer.

MENUS PROPOS

11 Mars 1894.

La Grandissimo Gazetilla officielle du comte Tarlampion de la Fumisterie (vulgo La Nación) s'est surpassée elle-même dans le bulletin de victoire que trop de zèle lui fit lancer lundi soir sur la ville.

Si on en excepte les lampions de la Municipalité et les cloches de la cathédrale, rien ni personne n'aura fait preuve d'un enthousiasme plus prématuré et plus exubérant.

Je crois pourtant que la Grandissimo aura été la plus sincère en ses réjouissances et ses men-songes...

Dame! l'élection d'Ellauri, c'était pour elle la consécration de la place obtenue de Julio au râtelier, avec la perspective d'une provende fraîche.

Ce qu'on ne saurait nier, c'est que le rédacteur de ce bulletin a fait preuve d'une imagination... touffue.

Figurez-vous qu'il a vu une compagnie du 2^e bataillon de chasseurs faire le salut d'ordonnance, pendant que la musique militaire jouait l'hymne national, au milieu des acclamations du peuple tout entier!

Du peuple tout entier, vous avez bien lu.

Inutile d'ajouter qu'il n'y a eu ni salut d'ordonnance ni exécution de l'hymne national, et que les acclamations de la foule avaient pris la forme d'un ouragan de sifflets.

Cette façon d'écrire les annales de la République, si différenciée de celle de Tacite, n'a pourtant scandalisé personne. On est habitué aux manèges de ce bon Clodomir.

Les plus graves, pourtant, même parmi les affiliés de la bande inconditionnelle, n'ont pas empêché d'en rire dans leur barbe... ceux qui en ont.

On riait même si fort que ce bon Clodomir a cru devoir une explication sinon une excuse à ses compagnons de cage: «Ce n'est pas tout à fait exact, leur a-t-il dit, mais il faut dire cela pour le peuple!»

Pour le peuple!... Est-ce assez comtal? hein! cette formule de l'histoire écrite au salon populi!

On n'est pas plus talon rouge, vous en conviendrez ni plus dix-septième siècle!

En attendant cet aveu dépouillé d'artifice, Tavolara qui conserve encore quelques scrupules démocratiques a failli en être renversé et tomber sur son séant... pardon, c'est sur son vole que je voulais dire.

Et à propos de Tavolara, savez-vous que ses derniers lauriers étouffent la gloire naissante de Delfino Bayé et qu'ils éclipsent l'aurole qu'un vote, donné de l'âme, faisait rayonner déjà sur le front chenu de don Prudencio?

Depuis lundi, c'est son nom qu'on trouve sur le plus de livres, c'est son génie politique qu'on célèbre le plus volontiers. Il ne compte désormais que des admirateurs à la Municipalité, et s'il ne craignait de passer pour un adulateur trop empressé de celle glorieuse naissance M. Vilaza lui ferait ériger une statue... équestre, sur la place Constitution. Sur le socle du monument, dans une allégorie qu'on pourrait demander à Sanuy, on verrait un boa étouffant dans ses orbes une légion de tigres et de chats.

Caras y Carelas a là tout au moins le sujet d'une piquante composition.

Avez-vous vu le dernier numéro illustré par Sanuy?

Le Charicari, le Journal Amusant et autres publications d'amène satire n'ont rien donné, depuis longtemps, d'aussi humoristique et d'aussi réussi.

Je vous le recommande. Si le crayon de Sanuy n'a pas l'élégance, le fini, le velouté de celui de Schütz, il le surpasse en verve pour la verde et le mordant.

La deuxième époque de Caras y Carelas promet de continuer dignement la première.

Le dernier numéro de la estrova Illustrado du Rio de la Plata, qui vient de paraître, mérite aussi d'être feuilleté. On y trouve quelques jolies illustrations, et quelques pages du texte sont intéressantes.

Ce serait pourtant nationaliser avec effronterie si nous disions que ce numéro vaut la plupart de ceux qui l'ont précédé. Noblesse oblige, et la Revue Illustrée est tenue de se montrer, encore et toujours, à la hauteur de ses origines et de ses subventions.

J'ai rencontré, hier soir, dans un salon où se réunissent quelques hommes politiques, un député fort découragé.

—J'en ai assez de la politique, m'a-t-il dit, en poussant un des gros soupçons qui semblent décharger la poitrine d'une montagne ou d'un remède... j'en ai assez... Ah! si l'on connaissait un autre moyen de se faire des rentes!

—Elevez des lapins, ai-je répondu, ou entrez dans les ordres...

La maîtresse du logis, qui connaît son Cop-

pée, beaucoup mieux que M. Urbain Chucarro ne connaît l'orthographe, nous a déclaré alors du bout de ses lèvres roses la tirade suivante:

N'est-ce pas? ce serait un bonheur peu vulgaire D'être non pas curé, mais seulement vicairé. Dans un vieux évêché de province, très loin, Et d'avoir, tout au fond de la nef, dans un coin, Un confessionnal recherché des dévotés!

On recroquerait des fruits glacés et des compotes; On serait latiniste et gourmand achevé, Et, par la rue, où l'herbe oncadre le pavé, On viendrait tous les jours une heure, à Notre

Dame, Faire un somme, bercé d'un murmure de femme.

—Nous qui avions tant confiance en lui!

C'est par cette exclamation de détresse que l'un des jeunes chroniqueurs d'une feuille officieuse exprimait devant nous ce matin son désappointement pour la démission définitive du candidat malgré lui.

Tant de confiance!

En attendant cet aveu nous n'avons pu nous empêcher de sourire; nous nous rappelions ce mot d'un auteur oublié et d'un livre aujourd'hui inconnu (Ch. Lover—L'homme du jour): «N'ayez en personne une confiance illimitée, si vous tenez à ce qu'on ne dise pas de vous: Il croyait tout ce que je lui disais, cet imbécile!»

Lermont

TYPES URUGUAYENS

LE «CUARTEADOR» OU CONDUCTEUR DE DILIGENCE

Dans les chemins difficiles ou pénibles, on attelle à la diligence un cheval de renfort, qui prend la tête de l'attelage, et qui est monté par un guide expérimenté (*capuano*): c'est ce guide qu'on appelle *cuarteador*, le cheval de renfort étant désigné lui-même sous le nom de *cuarta*. Le *cuarteador* est toujours un cavalier solide, et courageux, qui a bon pied, bon œil et le reste, même quand c'est encore un enfant comme il arrive quelquefois. C'est ici surtout, en effet, que, dans les âmes bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années.

Le spirituel écrivain qui signe du nom de Félix dans l'édition du *Journal du Matin*, des chroniques d'une allure très personnelle et si spirituelle a consacré au *cuarteador*, il y a quelque temps déjà, une page charmante que nous reproduisons ici en français, sans qu'elle sera lue avec plaisir par tous nos lecteurs et particulièrement par ceux d'Europe.

«Donnons un souvenir à la locomotion antique, et au chasseur infatigable, centaure aux courses prodigieuses, à qui l'on confiait des ordres militaires, ou des avis relatifs aux affaires particulières, qu'il s'en allait porter au loin, comme rivaud des couverts du sud de son hidalgo ércole, dont la force de résistance n'a pas été surpassée encore par les produits raffinés de la science hippique.

Notre sol a reçu hier la pierre fondamentale d'un vaste édifice, destiné à servir de gare centrale au chemin de fer qui fut établi le premier en ce pays, et dont les racines fécondes se sont étendues et étalées à travers de joyeuses collines et des monts sinueux, des rivières abondantes et de pacifiques plaines, où elles stimulent au travail les laboureurs et les éleveurs, en supprimant entre la ville et la campagne les moyens de transport primitifs qui donnaient aux produits un prix exorbitant par le temps qu'ils prenaient, le temps qui fut toujours et qui restera de l'argent pour la pratique du vie.

Mais nous ne sommes pas ingrats pour ce qui fut... pour ces éléments précurseurs du progrès actuel, facteurs bienfaisants de la fortune publique dans l'état embryonnaire de l'industrie et du commerce.

Le char à bœufs, dont l'essieu de bois durait son grincement plaintif au silence de nos vastes solitudes champêtres, apportait et emportait dans ses flancs la vie matérielle, la vie sans les ombres vertigineuses qui se pressent aujourd'hui et qui engendrent peut-être des infortunes là même où on pourrait nager dans l'abondance et briller dans la luxue.

Zola a écrit des pages impénétrables où se reflètent ses impressions personnelles à propos du mécanisme d'un train de chemin de fer —de cet homme qui n'est pas sans ressembler beaucoup, par les responsabilités qui lui incombent, par la vigilance qu'il est tenu de déployer et par l'expérience professionnelle dont il a besoin, au capitaine d'un grand navire rempli de passagers et dont les flancs semblent vouloir éclater sous la pression de son riche chargement.

Sur une échelle infiniment plus humble, consacrons une strophe locale en l'honneur du *cuarteador* de la diligence qui parcourt nos routes mal frayées encore, emportée par de patients rossinantes ou par de liers hippogriffes, au *cuarteador* dont l'incomparable dextérité sait prévenir les dangers et éviter les catastrophes, sans jamais tirer vanité de son mérite bien spécial, et qui expose toujours sa vie sans espoir de récompense immédiate ou future.

Le soleil fait fondre les crânes, il pleut à torrents, Eole en fureur ouvre ses autres, il fait un froid de tous les diables...

Qu'importe! Qu'importe tout cela au *cuarteador* agile et vigoureux!

Il suit tout droit en en faisant des courbettes, et de temps à autre il siffle joyeusement comme pour défier le cri strident de la locomotive.

S'il roule, il tombe debout, ou il y a un cadavre de plus... un des gros soupçons qu'on enterrera par charité à l'endroit même où on les rencontra, et dont une croix formée de deux morceaux de bois rutilants indique pendant quelque temps la sépulture.

Le colonel Bonnier se sera-t-il laissé surprendre par les Touaregs qui n'attaquent que pendant la nuit, maintenant, la colonne du colonel Bonnier était sans doute insuffisante pour

Félix.

(Traduit de l'espagnol par H. de B. D.)

LE COMMERCE DES VINS A PARIS

Paris, 9 février.

La Chambre syndicale des vins et spiritueux en gros de Paris et du département de la Seine a offert, aujourd'hui un déjeuner aux membres de la presse parisienne. Chaque journaliste a reçu une note dont voici le résumé:

«Le commerce des vins fait appel à la presse pour dissiper le malentendu dont il est victime. Il expose sa situation devant le lise et énumère les charges qui l'accablent. Son existence est justifiée par le crédit qu'il accorde à ses clients et le soin qu'il prend de conserver et de répandre à l'étranger les vins de France. Un marché comme le sien dont l'importance est considérable (1,500,000 hectolitres environ) est indispensable à Paris. Cet énorme approvisionnement n'a pas été inutile à Paris en 1870.

On l'accuse de falsifier le vin qu'il livre à la consommation. C'est faux. La région d'octroi en savent quelque chose. La pratique des coupages s'impose même aux propriétaires. D'ailleurs l'oreille ne coupe pas tous ses vins. Il en a on nature, le client peut choisir.

La note répond ensuite aux plaintes du Midi qui rend Paris responsable, alors que Paris consomme 5 millions d'hectolitres seulement et que le Midi en produit 21 millions.

«Quant à la mévente des vins du Midi, elle est due à la mauvaise tenue de beaucoup d'entre eux; car, les bonnes caves ou ont rendu ou ont obtenu des offres. La Chambre Syndicale du commerce des vins demande au Midi de l'aider à faire revenir la population à l'habitude de boire du vin. Pour obtenir ce résultat, dit elle, les propriétaires doivent se préoccuper d'améliorer leurs récoltes par le choix judicieux des cépages, par une production moindre et enfin en revenant au plâtre modéré qui est nécessaire aux vins du Midi.

«Le commerce de Paris a toujours demandé comme devant aider à une plus grande consommation du vin, la suppression ou au moins la diminution des droits de région d'octroi et a préconisé pour remplacer les droits abandonnés de ce chef la suppression du privilège des bouilleurs de cru. Nous sommes heureux de constater qu'enfin le Midi émet le même vœu, ce qui donne l'espoir de la voir exécuter.

Quant aux vins français, nous en usons largement et nous engageons les viticulteurs à en améliorer constamment la qualité, ce qui est pour tous le meilleur moyen de réagir contre la mévente dont on se plaint. Nous devons tous chercher à relever la bonne réputation des vignobles français, afin de ramener le peuple à la boisson nationale par excellence.

Le massacre de la colonne Bonnier

OPINIONS DIVERSES

Paris 10 février 94.

La nouvelle de ce désastre provoquant une profonde émotion, un de nos confrères s'est rendu chez l'ancien sous-secrétaire d'Etat des colonies. M. Delcassé, un des mieux placés pour nous dire quelles pouvaient être, au point de vue de la sécurité et de l'avenir de nos possessions du Soudan, les conséquences d'un aussi grave échec.

M. Delcassé lui a répondu: La nouvelle est très grave et il faudra d'abord ne pas mégarer au gouvernement les crédits en argent et les renforts de troupe qu'il ne manquera pas de demander aux Chambres; il y a peut-être de notre influence dans notre belle colonie du Soudan; le gouvernement comprend-il, enfin, qu'il est plus qu'un temps de prévenir des faits semblables qui engagent, en le mettant en présence d'un fait accompli, en un mot, en lui passant la carte forcée.

Il est de devoir du chef des colonies de tenir compte des intérêts du pays et des sacrifices en argent qu'il peut consentir à faire. Son autorité n'existe pas en réalité l'avancement de nos officiers est entre les mains du ministre de la marine aussi ne tiennent-ils pas suffisamment compte des ordres qui leur sont donnés; cela remet en question la création de l'armée coloniale. Lorsque le colonel Archinard a été rappelé et qu'on a nommé M. Grodet, gouverneur civil du Soudan, rien n'a été changé dans l'administration de notre possession: les officiers ont conservé les postes et emplois qu'ils occupaient, seulement ce simple remplacement du colonel Archinard par un gouverneur civil indiquait que l'ère des conquêtes militaires était passée et qu'on devait songer à l'organisation économique de notre colonie.

D'ailleurs, le colonel Archinard déclarait, dans son rapport qu'il n'y avait plus à craindre de surprises de la part des Touaregs, le pays de Macina au Sud du Tombouctou qui est le grenier de cette partie de l'Afrique assurait nos relations avec Tombouctou, nous en étions les maîtres, puisque c'est là que la ville sainte, comme on s'évertue à l'appeler, vient s'approvisionner. Non, voyez vous, cette expédition était préméditée depuis longtemps par le colonel Archinard lui-même.

Lorsque la nouvelle de la venue de M. Grodet au Soudan est parvenue au colonel Conrier, il est parti immédiatement sans attendre de nouveaux ordres; il faut à tout prix mettre de l'ordre dans l'autorité coloniale. Si tous les fonctionnaires, quels qu'ils soient, n'obéissent pas de la façon la plus rigoureuse aux ordres qui leur sont donnés, des faits analogues à ceux qui se sont produits, viennent à se reproduire. Non, voyez vous, cette expédition était préméditée depuis longtemps par le colonel Archinard lui-même.

Voici maintenant l'avis de M. Saint-Germain, député d'Oran: J'applaudissais des deux mains quand la nouvelle de la prise de Tombouctou nous est arrivée; il est toujours bon, surtout en Afrique, de faire un pas en avant, car si on ne le fait pas, ce sont les autres puissances qui conviennent ces possessions importantes qui le font; mais si les nouvelles qui sont parvenues hier sont exactes, de colonel Bonnier, a agi comme un fou; il est encore faut-il avoir de la tête. Il ne suffit pas d'entrer à Tombouctou, sans coup ferir, il faut assurer sa marche en avant et se faire.

Le colonel Bonnier se sera-t-il laissé surprendre par les Touaregs qui n'attaquent que pendant la nuit, maintenant, la colonne du colonel Bonnier était sans doute insuffisante pour

Si j'avais un conseil à donner aux femmes qui désirent modifier les lois à leur profit, je leur dirais: Laissez de côté la politique, et insistez surtout sur la situation de la femme dans la famille.

Vous aurez beaucoup d'adversaires tant que vous demanderez des droits politiques, sans compter que beaucoup de bons juges en ces matières croient vous rendre service en vous refusant; mais quand vous demanderez la garantie et l'extension de vos droits de pouses et de mères, tout le monde sera pour vous.

En général, quand une question comporte des points litigieux et d'autres qui ne le sont pas, il est utile de commencer par ces derniers. On a la chance de trouver rapidement une majorité. On obtient des résultats qui sont utiles en eux-mêmes et qui peuvent servir ensuite pour aller plus loin.

C'est en me conformant à cette ligne de conduite que je mettrai d'abord la politique à la porte. J'entends de grandes citoyennes nous dire qu'on ne prend pas de telles libertés avec le droit; qu'elles ont les mêmes droits que les hommes, et qu'elles ne supporteront pas plus longtemps un déni de justice.

Ce droit absolu de voter dans les élections et de diriger les affaires publiques ne me paraît nullement démontré. L'homme et la femme ont des aptitudes et par conséquent des destinées différentes. L'homme est chargé de dehors, il a pour attribution tout ce qui constitue la lutte et suppose la force. La politique a bien l'air d'être comprise dans ce département-là. Elle fait partie nécessaire du département des coups de poing. La femme est évidemment destinée à l'administration intérieure. Elle opère par la grâce et par l'amour.

La force ne fait pas partie de ses attributions. Elle n'a aucun moyen de se la donner, ni d'y suppléer. Elle est donc exposée sur ce domaine qui n'est pas le sien, à perdre tous ses avantages sans conquérir un des nôtres.

Je fais une remarque différente, mais tendant au même but, relativement au divorce. C'est une question qui, à mon avis, a plus d'importance encore pour les hommes que pour les femmes, par cette raison que la position d'une femme divorcée est beaucoup plus difficile et embarrassante. Mais la question a été récemment vidée; le vent n'est pas pour les adversaires du divorce; il est impossible de renoncer à la discuter, il sera sage d'ajourner la question.

Le troisième grand problème, que suscite la question des femmes, c'est la recherche de la paternité. Pour celui-là, je donne un tout autre conseil; je suis d'avis de s'en occuper immédiatement, et avec la fermeté voulue de réussir.

Vous allez prétendre que c'est une affaire plus difficile que celle du divorce, et vous en donnerez pour preuve que le divorce a été établi, puis aboli, puis établi de nouveau à plusieurs reprises; tandis que la recherche de la paternité (lecheur ferme comme un roc et résiste à toutes les attaques).

Je le sais bien; mais d'un côté, l'abolition du divorce serait aujourd'hui plus difficile que jamais. Nous ne pouvons plus faire valoir l'argument religieux qui a joué un rôle si prépondérant dans les discussions précédentes. Quand nous invoquons la stabilité et la perpétuité du lien familial, on sait trop que ces grands mots ne représentent plus que des souvenirs et qu'il faut être arriéré et obtus comme je le

tenter une marche sur Tombouctou; dans tous les cas, si les craintes du massacre de la troupe française sont justifiées, la situation peut être assez grave, mais notre position dans le Sud algérien ne sera en rien menacée. Les Touaregs sont d'abord trop loin, et le XIX^e corps suffit amplement à maintenir l'ordre et à repousser ce qui est tout à fait impossible, une attaque des Touaregs, si elle venait à se produire dans le Sud de l'Algérie.

M. Etienne, dans les couloirs de la Chambre, a déclaré que l'évacuation de Tombouctou serait un véritable désastre.

La prise de cette ville, a-t-il dit, a rehaussé considérablement le prestige de la France en Afrique. L'échec de la colonne Bonnier atténuerait un peu cette impression. Selon l'honorable député d'Oran, il faut agir avec fermeté et décision.

Les Touaregs sont divisés: une partie d'entre eux négocie déjà depuis quelque temps avec le gouverneur général de l'Algérie. La marche en avant opérée depuis dix ans, c'est-à-dire depuis le massacre de la mission Flatters a eu pour résultat de leur démontrer qu'une plus longue résistance serait vaine. La prise de Tombouctou doit accroître encore cette conviction.

Quand à vouloir diriger une expédition contre les Touaregs, il n'y faut pas songer, car ces tribus sont innombrables; elles ne livrent jamais de bataille rangée, n'agissent que par ruses et par escarmouches. En outre, la poursuite serait impossible dans des contrées inconnues.

La nouvelle a causé une vive émotion dans les couloirs du Palais-Bourbon où, bien qu'il n'y eût pas séance publique, les députés étaient relativement nombreux, tous ou à peu près, reconnaissaient qu'une action vigoureuse est nécessaire; nous avons là-bas une poignée d'hommes exposés à tous les dangers, il faut les secourir au plus vite et venger nos morts; il ne s'agit plus maintenant de savoir si l'on a tort ou raison de marcher sur Tombouctou, l'honneur du drapeau est engagé; il n'est pas possible de reculer.

De divers côtés on parle de questions d'interpellations; M. Couehard, député du Sénégal, qui avait déjà des explications au gouvernement, soulève, dit-on, un incident de tribune au début de la séance de demain; de son côté, M. Hissier d'Anglais doit inviter le président du conseil à fournir à la Chambre tous les détails qu'il possède sur ce déplorable affaire et à lui faire connaître ses intentions.

D'ailleurs, M. Casimir-Périer a eu une longue conférence avec M. Sehon, sous-secrétaire d'Etat aux colonies, mais c'est seulement au conseil des ministres de demain matin que le gouvernement arrêtera définitivement le sens des déclarations qu'il doit faire aux chambres et prendra les mesures que comporte la situation.

La question des femmes

Si j'avais un conseil à donner aux femmes qui désirent modifier les lois à leur profit, je leur dirais: Laissez de côté la politique, et insistez surtout sur la situation de la femme dans la famille.

Vous aurez beaucoup d'adversaires tant que vous demanderez des droits politiques, sans compter que beaucoup de bons juges en ces matières croient vous rendre service en vous refusant; mais quand vous demanderez la garantie et l'extension de vos droits de pouses et de mères, tout le monde sera pour vous.

En général, quand une question comporte des points litigieux et d'autres qui ne le sont pas, il est utile de commencer par ces derniers. On a la chance de trouver rapidement une majorité. On obtient des résultats qui sont utiles en eux-mêmes et qui peuvent servir ensuite pour aller plus loin.

C'est en me conformant à cette ligne de conduite que je mettrai d'abord la politique à la porte. J'entends de grandes citoyennes nous dire qu'on ne prend pas de telles libertés avec le droit; qu'elles ont les mêmes droits que les hommes, et qu'elles ne supporteront pas plus longtemps un déni de justice.

Ce droit absolu de voter dans les élections et de diriger les affaires publiques ne me paraît nullement démontré. L'homme et la femme ont des aptitudes et par conséquent des destinées différentes. L'homme est chargé de dehors, il a pour attribution tout ce qui constitue la lutte et suppose la force. La politique a bien l'air d'être comprise dans ce département-là. Elle fait partie nécessaire du département des coups de poing. La femme est évidemment destinée à l'administration intérieure. Elle opère par la grâce et par l'amour.

La force ne fait pas partie de ses attributions. Elle n'a aucun moyen de se la donner, ni d'y suppléer. Elle est donc exposée sur ce domaine qui n'est pas le sien, à perdre tous ses avantages sans conquérir un des nôtres.

Je fais une remarque différente, mais tendant au même but, relativement au divorce. C'est une question qui, à mon avis, a plus d'importance encore pour les hommes que pour les femmes, par cette raison que la position d'une femme divorcée est beaucoup plus difficile et embarrassante. Mais la question a été récemment vidée; le vent n'est pas pour les adversaires du divorce; il est impossible de renoncer à la discuter, il sera sage d'ajourner la question.

Le troisième grand problème, que suscite la question des femmes, c'est la recherche de la paternité. Pour celui-là, je donne un tout autre

CARNE LIQUIDA

(VIA N D E L I Q U I D E)

Extracto Liquido

IPTOGENO Y PEPTONIZADO

DEL
DOCTOR VALDEZ GARCIA

FABRICADO

POR

JILLEM'R Y VALDEZ GARCIA

DE MONTEVIDEO (AMERICA DEL SUR)
Calle URUGUAY Y Num. 175

EN VENTA

EN LAS MEJORES FARMACIAS

AGENTES GENERALES EN EL ESTRANGERO

G. Ortuño, Cangallo 1060, Buenos Aires.
E. Avila, P. O. Box 3120, New York.
Gregorio Ortuño, Piazza Campello, 8 Genova.
Ed. Michel, V. Elisabeth, Vesinet-Paris.
Vicente Ferrer y Ca., Barcelona.
Cusling y Ca., Londres.

Medalla de oro Paris 1889--Medalla de oro Barcelona 1888

El mejor extracto de carne, sumamente agradable y el tónico más positivo y de más seguro y rápido resultado.
El más barato de todos los preparados de peptona, cada cucharada equivale a una costilla de vaca.
Sin rival para el lunch y para la preparación de salsas y caldos instantáneos.
La alimentación de los enfermos asegurada por grave que sea su estado y sin fatigar su estómago.

300--COLONIA--300 ESQUINA OLIMAR

Taller Mecánico de Carpintería

ASERRADERO Y TORNERIA A VAPOR

DE

CASTERAN Y Ca.

En este establecimiento especial en la construcción de puertas, persianas, escaleras a caracol, y casas de madera, chalets desmontables, se fabrican también vinos de fermentación, bocois, y bordalesas para vino, de madera de Europa y del Paraguay.
Barricas para envase de grasa para los saladeros y cajones de todas clases para el uso de las diversas industrias.

PRECIOS SIN COMPETENCIA

NOTA—La casa tiene siempre un surtido de dichos artículos.

Tel. no de las dos Compañías.

INSTITUTO UNIVERSAL

CALLE URUGUAY 283 A 291

AGUSTIN M. VAZQUEZ—Director

Las clases elementales, universitarias, de alboro, profesorado, ingreso, etc., etc. se hallan a cargo de profesores e internos y de externos. Edificio amplio, luz y ventilación inmejorables.
Los cursos de enseñanza pueden visitarse a cualquier hora del día se admiten pupilos, medio pupilos y externos.—Pre los médicos

LICEO FRANCO--URUGUAYO

127--CALLE DAIMAN--127

GRAN COLEGIO PARA SEÑORITAS

Este colegio proporciona a sus educandas educación e instrucción vastísimas como ninguna otra. Además de las clases elementales de idiomas, solfeo, piano, canto, dibujo, etc., tiene establecidas las universidades y funcionan con toda regularidad.
Admite pupilas, medio pupilas y externas.
Directora interna, Rosa Hardallo.

Director General, Agustín M. Vazquez.

El colegio de niñas tiene carruajes para conducir las alumnas, sin recargo de precios.

Gran Fabrica de Calzados a Vapor

DE

MAXIMO SERÈ H^{no}.

CALLE URUGUAY NUMERO 161 ESQUINA ARAPEY

Casa Premiada en la Exposición de Paris de 1878

Completo surtido de calzados, zuecos y alpargatas.

Ventas al por mayor a precios sumamente bajos.

La factura que espendedemos, siempre será de primera calidad.

BUENO Y BARATO

Tintorería y limpieza

ESPECIAL PARA GUANTES

AL PROGRESO

1322--Uruguay--322

Se deja el interior de los guantes totalmente blanco.

A. GENNEVRAE

LE ROMAN D'UN
SOUS-LIEUTENANT

—Hélas! je ne puis lui faire qu'un rente, je n'ai que les Sapinières: comment les morceler? Elles perdraient toute leur valeur. Je n'ai aucun capital, mais je partagerais avec lui mes revenus; il aurait donc cinq mille livres de rente et son traitement.

—Cinq mille livres de rente, c'est une dot, d'autant plus que votre terre garantirait la rente. Si les parents sont d'accord, ils prendront hypothèque dessus. J'avais cherché quelque jeune fille qui vous convienne. Votre fils tient à ce qu'elle soit de notre monde, n'est-ce pas?

—J'ai peur qu'il n'en choisisse ni dans la nôtre ni dans la fiancée. Jusqu'à présent, il tournait en plaisanterie toutes mes insinuations.

—Etes-vous sûre qu'il n'ait pas une liaison.

—Absolument sûre. Un mero s'aperoçoit toujours de ces choses-là; elle connaît si bien son

tils, qu'un regard trouble, une préoccupation, la mettent sur la voie. Non, mon cher enfant est libre de cœur, je vous en réponds, et comme il est très raisonnable, qu'il n'a jamais fait la moindre dette, j'attends qu'il se décide selon son goût. Mais cherchez-le, quand même une perfection digne de lui et nous travaillerons à ce qu'elle lui plaise.

Lorsque Christian arrivait pendant que les deux amies étaient ensemble, elles ne parlaient plus que du tricot, du dernier sermon, ou bien encore de quelque histoire mondaine racontée par la chanoinesse. Elle risquait parfois une phrase qui faisait trembler son amie, mais elle s'en tirait toujours adroitement. Ainsi elle commençait:

—On a beaucoup dansé, ce mois-ci, me disait hier Mme de Faru, les bals se prolongent trop pour les mamans. Jeanno (c'est sa fille) devient un peu pâle; il est vrai qu'elle a tant de succès dans le monde, qu'elle ne peut pas se reposer un instant sur son coussin.

Mme de Bocé qui avait compris s'aventurait timidement à demander:

—Qui est donc Mme de Faru?

—Comment vous ne la connaissez pas c'est singulier. Vous qui êtes de la Sarthe vous avez

dû entendre parler de M. de Faru ancien préfet de l'Empire: ils sont très riches, ils aiment beaucoup notre faubourg: La fille est charmante...

Devant le silence de Christian on n'allait pas plus loin; mais le lendemain, Mme de Bocé reprenait la conversation interrompue.

—Qu'est-ce que cette demoiselle de Faru dont vous avez parlé hier?

—C'est une très aimable fille; trois cent mille francs de dot, un million plus tard...

—Est-elle jolie?

—Très agréable.

—Sa taille?

—Comme tout le monde.

—Il y a du monde mal fait.

—Oh! elle n'est pas bossue.

—Il ne manquerait plus que cela! Et ses épaules, ses bras?

—Un peu maigres, elle a trop dansé, sa mère me l'a dit.

—Est-elle grande, petite, brune, de belles dents, de beaux yeux? dit Mme de Bocé en s'animant.

—Comme vous y allez; c'est une beauté parfaite qu'il vous faut...

Non; mais enfin...

—Jeanno est bien; elle a l'air distingué...

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

ARMAS, CUCHILLERIA, QUINCALLERIA Y PLATINAS

Ventas por mayory menor

JUAN M. MAILHOS

CALLE 18 DE JULIO ESQUINA ANDES--MONTEVIDEO

¡GRAN NOVEDAD!

Atencion Señoras y Señoritas

PROXIMAMENTE

Se abrirá la Gran Fabrica de flores en filigrana, imitando la flor segun la naturaleza bajo los últimos adelantos obtenidos en dicho ramo en la ciudad de Paris.

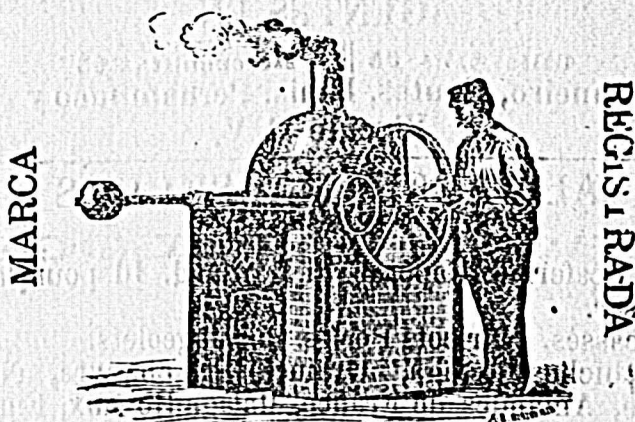
Se fabrican flores para salones, á suspension y jardineras para centro de mesa, flores de iglesia y mortuorios, flores fantasia para baile, diademas completos, flores para sombreros, para cuadros y fotografías sustituyendo el marco, ademas cadenas para relojes pulseras, prendedores, alfileres etc. etc.

Calle Camaras 116 esquina Rincon

(Plaza Constitución)

NOTA—Se precisan con apuro 3 ó 4 señoras ó señoritas muy bien recomendadas, francesas, inglesas ó orientales como aprendizas del ramo y oficiales despues.

DOS AMERICANOS



Elaboracion de café a vapor.—Torrefaccion de café por el aire concentrado.
Ventas por mayor y menor.
Especialidad en calés finos para familias.
Economia de un 25 0/0.

CALLE ARAPEY N.º 196

MONTEVIDEO

Telefono «Montevideo» número 610.

Collège Franco-Anglais

POUR DEMOISELLES

Directrice: Mme. ROSE BAZERQUE

262--25 DE MAYO--262

Cours complet d'enseignement primaire et de langues vivantes

Les Classes générales sont sous la direction de Mmes. Rose Bazerque, Mathilde C. Baldriz, Louise Naranjo, Dolores Soracco, Anne Mauvezin, Amélie Simon, Elise Fontan, Cécile Diogo.

Cours Supérieur de Français—Professeur A. Bazerque.

Id. id. id. Moyen Mme R. Bazerque.

Id. id. id. Mlle E. Fontan.

Id. id. id. Elémentaire id. A. Simon et A. Mauvezin.

Id. Anglais. Cours Supérieur, Miss F. Ayro.

Id. id. id. moyen, A. Bazerque.

Id. id. id. Elémentaire Mrs. J. H. Ayro.

Coutura et Broderie. Mlle Elise Barragand.

Dès la rentrée des classes, il y aura un cours exclusif de français dirigé conformément aux programmes des Ecoles Primaires de France.

quand Amélie de Lorois entra suivie de deux dames: Mme de Faru évidemment.

Mme de Bocé eut un mouvement de mauvaise humeur en voyant une grande fille maigre, anguleuse de corps et de visage, ayant de la distinction, certes mais absolument dépourvue de charme. Ne se sentant pas regardée, Mlle de Faru s'assit maladroitement, laissa tomber son ombrelle, repoussa brusquement la chaise de sa voisine qui la gênait.

—Allons, se dit la comtesse, ce n'est pas encore celle-là qui épousera mon fils...

Plusieurs jeunes filles eurent le même sort; cependant un jour, Mme de Bocé crut devoir faire remarquer à Christian une des clientes de la chanoinesse.

—Regarde donc, dit-elle. Il me semble que voici une charmante jeune fille.

—Laquelle?

—La blonde avec un chapeau bleu.

—Ah! chère maman, je n'aime que les brunes; et comment, c'est toi qui me donnes des distractions à la messe; je ne te reconnais plus!

(A suivre).